



Slam

de Marc Levin

Fiche technique

USA - 1998 - 1h40

Couleur

Réalisateur :

Marc Levin

Scénario :

Marc Levin

Bonz Malone

Sonja Sohn

Saul Williams

Richard Stratton

Montage :

Emir Lewis

Musique :

DJ Spooky

Paul Miller

Interprètes :

Saul Williams

(Raymond Joshua)

Sonja Sohn

(Lauren Bell)

Bonz Malone

(Hopha)

Beau Sia

(Jimmy Huang)



Saul Williams (Raymond Joshua)

Résumé

Le jeune Ray Joshua vit dans un quartier de Washington district en proie aux trafiquants de drogue, il y encadre des jeunes enfants. Un jour, alors qu'il est en train de discuter avec son dealer, celui-ci est abattu à bout portant sous ses yeux. Joshua est arrêté, condamné pour détention de marijuana et envoyé dans une prison dans laquelle règnent deux bandes rivales. Pacifiste dans l'âme, Ray est aussi un poète. En tant que tel, il refuse de céder à cette fatalité qui veut qu'une majorité écrasante de la population carcérale soit constituée de jeunes Noirs de sexe

masculin. Bien décidé à s'en sortir et à refaire sa vie sans retomber dans les erreurs du passé, il fait la connaissance de Lauren Bell, une jeune femme qui enseigne l'écriture aux prisonniers illettrés. Libéré sous caution, Joshua prend goût aux joutes oratoires pour lesquelles il possède une aisance naturelle et entreprend de dire en public des textes de sa composition...

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

Critique

Slam, avec **High Art** de Lisa Cholodenko, a été la révélation de la Quinzaine des réalisateurs. Une révélation couronnée par la Caméra d'or, décernée au meilleur premier film. **Slam** raconte l'histoire d'un jeune Noir de Washington arrêté pour possession de drogue. Incarcéré, il suit des cours de littérature où son talent pour la poésie est remarqué par une jeune enseignante, elle-même noire. Une fois libéré sous caution, il accepte, bon gré mal gré, de suivre les conseils du professeur : ne plus fuir la réalité, se rendre à son procès, purger sa peine et, entre-temps, participer à un concours de «*slam*», une série de joutes oratoires publiques où des poètes improvisent des textes rimés et rythmés à la manière du rap. Le film est réalisé dans le style du reportage - Marc Levin vient du documentaire - et convainc de bout en bout, en dépit de quelques effets d'images saccadées se succédant à coup de fondus enchaînés, et plutôt maladroit. Premier film de fiction sur le monde du *slamming* (qui connaît un réel engouement au sein de la communauté noire américaine depuis le début de la décennie), **Slam** apporte une contribution importante au développement de l'iconographie black du cinéma d'outre-Atlantique. La voix du ghetto ne passe plus exclusivement par le métro (nettoyé récemment de ses graffitis messagers), mais aussi par la voie littéraire populaire. **Slam** confirme cette évolution avec talent et sincérité. Documentariste souvent récompensé (**Gang war : bangin' in Little Rock**, 1994), le Blanc Marc Levin prouve que la justesse de ton dans l'engagement en faveur des Noirs n'est pas une affaire de couleur de peau, contrairement à ce que pensent certains cinéastes blacks. Signalons aussi que l'interprète principal et coscénariste du film, Saul Williams, est le vainqueur du grand chelem du *slam* à New York en 1996, et que

sa prestation dans la dernière scène est époustouflante.

Michel Cieutat

Positif n°449/450 - Juillet/Août 1998

Ce que la caméra montre de Washington (D.C.), ce sont d'abord les cours de prison, des détenus noirs effectuant leurs séances de musculation et pour finir un gros plan sur leurs chevilles entravées comme celles des esclaves. Les quartiers noirs succèdent aux cours de prison, et un jeune homme, Ray Joshua (Saul Williams) récite aux gosses des poèmes en rap qu'il semble improviser. Il est reconnu pour ses dons et le caïd de la cité lui commande un compliment pour sa bien-aimée. Il va pouvoir gagner quelque argent, acheter «l'herbe» quotidienne, mais les circonstances en décident autrement. Quelqu'un tire sur le commanditaire et Ray, en possession de drogue, se retrouve en taule. Humiliations des gardiens, brutalités des congénères, Ray doit se battre pour exister. Pourtant, c'est là qu'il rencontre Lauren Bell (Sonja Sohn) qui enseigne la littérature, qui donne aux grosses brutes une raison de croire en la vie. Elle encourage Ray qui va immédiatement exercer ses talents, en proférant ses poèmes dans la cour où règne la terreur. Le rythme adoucit les mœurs et la bande qui s'apprêtait à le tabasser, subjuguée par son talent se met au diapason. Il faudra que le jeune homme surmonte encore bien des épreuves pour se sortir et sortir les siens du ghetto où les Blancs les parquent et où eux-mêmes s'enferment. La poésie pourrait-elle sauver le monde en exprimant la révolte et les espoirs d'une génération qui cherche la paix ? Marc Levin en semble convaincu et tente de persuader les communautés hostiles les unes aux autres. On a bien fait de lui donner la Caméra d'or.

Danielle Dumas

L'Avant-scène Cinéma n°474 - Juillet 98

Parce qu'il a toujours eu le cerveau moins fertile que la terre de son balcon, le dealer s'est trouvé en manque. Pas de marijuana, mais de phrases bien tournées. Alors il s'est adressé à Ray le beau parleur. Pour lui commander livraison, clés en main, d'une formule d'amour à refourguer à une jolie fille. A peine le temps de réceptionner l'irréprochable marchandise poétique («*Tu caresses les reins de l'univers en tournoyant dans les airs / Tu déposes des ombres sur le soleil*»), et l'homme s'est écroulé, la tête déchirée par une balle anonyme. Debout à côté du corps exsangue, Ray a cru que sa poésie le rendrait invincible. Il s'est imaginé qu'il suffirait de psalmodier «*Je vis au rythme des saisons / On m'appelle le caméléon*» pour se fondre dans le paysage et passer inaperçu aux yeux de la police. Raté. Les flics ont fondu sur lui et lui ont passé les menottes, direction le pénitencier de Washington, pour détention flagrante de deux substances interdites : la marijuana, et l'éloquence.

En prison, Ray est enfin sauvé par les mots. Ceux qu'il scande derrière les barreaux, contre les autorités judiciaires. Et ceux que répète Lauren, la ravissante visiteuse qui dispense des cours d'écriture aux détenus : «*La liberté n'est pas dehors, elle est là-dedans*.» Ray ne peut que tomber en arrêt devant cette âme sœur qui n'a rien d'une bonne sœur. Alors forcément, il se lance à sa recherche, une fois dehors, après sa mise en liberté conditionnelle. Au fait, «liberté conditionnelle», ça se dit comment, en anglais ? «Parole»...

Pour sa première œuvre de fiction, le documentariste américain Marc Levin a visé haut : tourner un film très visuel sur la passion des mots. Avec une personnalité aussi fascinante que celle de Saul Williams (dans le rôle de Ray), il aurait pu se contenter de signer l'équivalent du **Par cœur** de Benoît Jacquot sur Fabrice Luchini. Car dans les cabarets new-yorkais, l'acteur est réellement un as du slam, cet art oratoire à mi-chemin entre

l'écriture automatique d'André Breton et les combats organisés par les ligues d'improvisation. Pas phraseur raseur pour un sou, Saul Williams déverse un texte fleuri et hallucinatoire, qu'on ne se lasse pas d'entendre jusqu'au monologue de fin, sorte de rêve éveillé ou le temps perd la tête : «*Si je trouvais le point G de la vérité /J'y chuchoterais les souvenirs de l'avenir de mes enfants /Afin qu'il s'installe dans mon passé / Pour un présent plus brillant / Le présent est mon royaume / Il contient tout ce qui fut et sera.*»

Marc Levin a écrit une sorte de **West Side Story** de fin de siècle, où les roucoulades cèdent le pas à la complainte viscérale. Il a choisi de glisser la silhouette longiligne de Saul Williams dans l'enfer d'une vraie prison, où s'affrontent des gangs internes. Un univers de violence intégrale, engendré par la peur et la colère, que seuls les mots ont le pouvoir de dompter. Le bluff est général, quand Ray met fin à une baston explosive au milieu de la cour, en mitraillant les détenus de ses rimes salvatrices...

Marc Levin filme comme son héros parle. Avec des images chaloupées, chaudes et directes, où l'anecdotique côtoie l'universel, où le microscopique brille autant que l'infiniment grand. Pour parler de son cœur, Ray convoque un insecte et un jouet d'enfant : «*L'amour est une mouche bleutée qui passe du bleu au vert / Les ailes usées comme un vieil imper/ L'amour c'est Winnie l'ourson / En chaussures à talon*» ? Pour figurer la liberté humaine, Marc Levin montre un bouton d'or dans les cheveux d'une gamine sur un passage piéton, puis un sac de papier chiffonné par deux mains menottées... Ray cultive à outrance la métaphore astrale, décrochant à l'envi le soleil, la lune et les étoiles ? Marc Levin nimbe ses images de couchers de soleil orangés, clichés apparents qui finissent par dégager malgré eux une certaine poésie... Il chante les vertus du slam, art populaire à la

portée de tous, capable de venir à bout de l'horreur. Le gardien de prison croit déclamer le règlement des lieux sur un ton autoritaire : en tendant l'oreille, on s'aperçoit qu'il rappe lui aussi, en toute inconscience... et en toute beauté

Marine Landrot

Télérama n° 2548 - 11 Novembre 1998

Récompensé à Cannes et à Sundance, **Slam** est le premier film de fiction d'un cinéaste reconnu pour ses documentaires sur les gangs urbains et les multiples formes d'injustice sociale et politique. Il décrit quelques jours de la vie de Ray Joshua, jeune rappeur accusé de détention de marijuana, et envoyé dans une prison rendue invivable par l'affrontement de deux bandes rivales.

Refusant l'engrenage de la violence, il cherche son salut dans la poésie et les joutes oratoires (slam en américain). Levin réduit les éléments dramatiques au strict minimum et construit son film autour de longues séquences tendues par le jeu du silence et de la parole. Au lieu d'opposer de manière simpliste la prison au monde extérieur, le film rapproche le «dedans» et le «dehors» comme deux faces d'une même aliénation : celle de l'injustice sociale, de la drogue et du *struggle for life*. La violence est ritualisée, la mort serre de plus près. La séquence centrale montre Ray pris au piège entre une bande qui tente de l'appriivoiser et l'autre qui cherche à le tuer. Au paroxysme de la tension, il se lance dans une improvisation verbale d'une force telle qu'elle laisse les uns et les autres impuissants, sans voix. On comprend alors que le seul dedans à opposer au dehors de la société est l'intériorité spirituelle, unique source de libération pour Ray et ses compagnons. Le bagage documentaire de Levin nourrit le regard posé sur les personnages. Les maladroits effets de clip (ralentis, montage saccadé, filtres) du début s'es-

tompent au profit de longs plans qui captent au plus près les inflexions des visages et des voix. La réussite de Levin est d'éviter l'angélisme d'un discours qui présenterait la poésie comme la voie de l'émancipation pour Ray et la communauté noire américaine. Les barreaux que Ray empoigne dans le dernier plan rappellent *in fine* que son combat pour trouver sa place ne fait que commencer. Marc Levin pose un regard respectueux et nuancé sur la réalité, sans négliger un travail formel (cadrages inspirés, bande-son bien exploitée) qui donne au film sa justesse.

Cyril Neyrat

Positif n°455 - Janvier 1999

Littéralement, "slam" signifie "claque", mais ce mot peut aussi vouloir dire "prison", et désigne également une forme d'expression orale issue de la rue, à la croisée de la poésie, de l'improvisation et du rap, "*une sorte de kung-fu verbal, une forme lyrique d'aïkido,*" comme le définit joliment Bonz Malone, scénariste de **Slam**. Pratiquement tous les sens de ce terme sont sollicités dans le film de Marc Levin qui a obtenu une Caméra d'or discutable au dernier Festival de Cannes. **Slam** est né d'un faisceau de désirs convergents. Documentariste spécialisé dans l'étude des gangs urbains et du milieu carcéral, Marc Levin souhaitait aborder son sujet par le biais d'une fiction. Par ailleurs, il découvre un soir l'énergie dévastatrice de Saul Williams lors d'une finale de *slamming* et décide d'intégrer ce mode d'expression orale dans son projet. Saul Williams devient donc Ray Joshua, *slammer* émérite et éducateur de quartier, qui se fait arrêter un jour pour détention de marijuana. Emprisonné, Ray se retrouve confronté à une double violence celle du milieu carcéral et celle, plus redoutable car plus puissante et

insaisissable, du système judiciaire américain. Les meilleurs passages du film sont ceux où Ray Joshua/Saul Williams se met à *slammer* : le film épouse alors le rythme libertaire d'un flux de paroles improvisées, décolle de son sujet imposé pour un envol de figures libres qui fait "passer le message" et confirme un vieux principe à ne jamais lâcher - la forme, c'est le fond. De fait, **Slam** (dont le seul viatique esthétique consiste à filmer caméra au poing, mimant une espèce de pseudo-urgence documentaire) faiblit quand il expose trop explicitement sa nature de dissertation politico-sociale : Joshua fait la connaissance d'une charmante assistante sociale qui enseigne la littérature aux prisonniers et à laquelle il va devoir son salut. **Slam** est ce genre de film désarmant : d'un côté, on est à peu près 100% d'accord avec sa vision socio-politique des choses (oui, les ghettos urbains sont gangrenés par la dope et la violence, oui, la justice américaine est un peu moins juste pour les Noirs, surtout s'ils sont pauvres, etc.) ; de l'autre, on ne peut que constater sa grande banalité formelle et on enrage que le cinéaste n'ait pas trouvé de solutions plus inventives et plus stimulantes qu'un didactisme un peu sommaire pour traiter son sujet. Heureusement, les séances de *slamming* permettent de s'échapper de ce corset démonstratif : c'est bien là, dans ces échappées oratoires, dans ces bouffées de spontanéité, que le film trouve sa vraie respiration et sa raison d'être.

Serge Kaganski
Les Inrockuptible n°173 - 10 Nov. 1998

Brève histoire du Slam

Que ce soit en raison de ses origines floues et de son détachement du monde de l'édition, ou en raison d'un parti pris qui aspirait à privilégier la performance scénique au détriment du texte, l'art oratoire, ou Slam, a dû attendre l'émergence de ses vedettes les plus importantes pour faire enfin l'objet de publications dignes de ce nom. Cette tendance s'est toutefois inversée depuis quelques années. A l'origine de ce changement, on trouve la maison d'édition de Chicago Tia Chucha Press, une filiale du group Guild Complex dirigée par Louis Rodriguez. Cette association à but non lucratif est elle-même une émanation de Guild Books, une librairie militante qui a ouvert en 1992 à Chicago. Les premiers volumes publiés par Tia Chucha ont exercé un impact très important sur l'univers de l'art oratoire, voire sur des écrivains venus d'autres horizons comme Rodriguez, Patricia Smith, Marvin Tate, Jean Howard, Michael Warr, Lisa Buscani, Michael Brown, Mary Hawley, Rohand Preston, Dwight Okita, etc. Par ailleurs, divers CD et cassettes vidéo de joutes oratoires ont été édités qui respectent sans doute plus fidèlement l'esprit frondeur et militant du Slam et de ses adeptes.

Dossier distributeur

Le réalisateur

Marc Levin a étudié l'univers de la jeunesse dévoyée, des gangs urbains, des prisons et le système juridique destiné aux mineurs dans une remarquable série de documentaires. Sa série de trois heures pour la chaîne Discovery the CIA : **America's Secret Warriors** lui a valu le Prix Dupont et une nomination au Cable Ace. **Gang War : Bangin' in Little Rock** a été diffusé sur la chaîne HBO et a également obtenu une nomination au Cable Ace. Levin a reçu par ailleurs un Emmy pour **The secret government** avec Bill Moyers et son **Portrait of an american Zealot** a été considéré par le Musée d'art Moderne de New York comme un travail d'une importance particulière et a été intégré à la collection permanente de films que possède le Musée d'Art Moderne de New York.

Fiche AFCAE Promotion

Filmographie

Documentaires :

What's going on ? 1987
America's Secret Warriors
Gang War : Bangin' in Little Rock 1994
Portrait of an american Zealot

Long métrage :

Slam 1998

Documents disponibles au France

Le Monde - 12 Novembre 1998
 Fiche AFCAE Promotion
 Télérama n°2548 - 11 Novembre 1998
 Première n°261 - Décembre 1998